

## Mon fracas, ma boréale

Julia Pawłowicz

---

Number 143, November 2014

Territoires

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/72860ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this article

Pawłowicz, J. (2014). Mon fracas, ma boréale. *Moebius*, (143), 53–58.

# JULIA PAWLOWICZ

## *Mon fracas, ma boréale*

l'Abitibi c'est les lacs tout le long de la route  
l'envie toujours de sauter dans leur eau claire  
il n'y a pas de plus grands ciels que ces ciels-là  
suspendus si haut au-dessus de nos têtes  
qu'on n'espère jamais toucher aux nuages  
il y a des gisements ici on arrache la terre  
on choisit les rochers on les dynamite  
on cherche des filons qu'on trouve et qu'on dépouille  
il n'y a personne dans l'obscurité pour savoir  
combien on prend  
combien on mange  
combien on est gourmands  
impitoyables  
sous la terre il n'y a que l'impression du trop-plein à vider  
et le silence  
et les explosions  
moi j'extrais le minerai de la carrière  
je conduis le truck immense  
je déchire tout sur mon passage  
les roues de mon camion sont plus hautes qu'un enfant  
c'est mon playground  
mon carré de sable hors proportions  
le soir quand je m'arrête je regarde  
les strates couleur sable et lune de la mine  
un inventaire des âges préhistoriques  
il y a eu beaucoup de pluies ici jadis  
beaucoup d'hivers et de très nombreux printemps  
différentes ères  
des crues des déplacements de glaciers  
sans doute des loups sont morts dans ce qui était la forêt

leur carcasse est devenue de la poussière  
aujourd'hui on chercherait longtemps pour trouver les traces  
d'une saison  
il n'y a plus d'animaux sauf nous vus du ciel  
des fourmis patientes  
en marche à rebours dans le temps

le village c'est pas la grosse affaire non plus  
moi j'avais pas d'autre endroit où aller  
je me suis habitué au clocher de l'église  
aux rues de béton vides sur l'heure du souper  
aux nouveaux quartiers propres aux expropriations  
aux tas de roches grises partout autour aussi  
ici on est coupés de la forêt et du monde  
on sent une sorte de paix parfois  
on est apatrides  
sans attaches  
le soir à taverne on trouve des filles  
des danseuses  
importées des quatre coins de la province  
pour des shifts de quinze jours  
anonymes  
des Cindy des Crystal  
des noms comme dans un feuilletton à tv  
on commente leur passage  
on se demande lesquelles parlent français

mon premier souvenir de toi est une odeur  
un mélange de ta sueur et de poussière de route  
le pouce levé  
imprudente  
j'ai arrêté mon camion et tu es montée dedans  
tu sentais peut-être le genévrier ou l'épinette  
un parfum collant mais frais et j'ai pensé  
non  
elle ne devrait pas être là sur l'accotement  
entre Val d'Or et Malartic  
c'est le soir  
après c'est juste ta peau claire que je me rappelle  
cette odeur après la douche elle a tout de suite disparu  
dans mon camion tu as dit j'aime la route

moi j'étais figé sans réplique  
les épinettes défilaient et la nuit s'installait  
le paysage hachuré par mes phares  
accompagnait le rythme des battements de mon cœur  
le muscle aurait pu flancher  
je sentais tellement de désir pour toi  
même la danseuse hawaïenne sur le dash me semblait  
    érotique  
le plastique aux couleurs vives  
chaque ondulation du bassin mécanique  
j'aurais pas imaginé un jour t'appeler ma douce  
je t'ai dit finalement tu veux boire un café  
quand tu as souri quand tu as répondu oui j'ai même pas  
    tourné la tête  
je voyais le monde s'ouvrir  
et au-delà du monde il n'y avait plus ni route ni camion  
une fois chez Tim je ne savais même pas  
comment je nous avais transportés jusque-là

dans ce temps-là j'avais des rêves simples  
je les avais débusqués dans des revues froissées dans le fond  
    de la shop  
dans des almanachs  
dans certains catalogues  
c'étaient des robes à carreaux ou des odeurs de pain  
des cheveux bouclés  
des images sur lesquelles un bras nu est plus désirable  
    encore qu'un sein  
des images pour d'autres sans doute  
venues d'autres temps aussi  
toutes des images de toi au fond  
    ma femme

si on veillait trop tard au village je venais malin  
les hommes te tournaient autour  
je voyais au fond de leurs yeux  
je me souvenais de moi dans un autre temps  
les belles filles les bonnes filles les filles qu'on ne connaît  
    pas ici sont rares  
tu étais un diamant brut accoudée au comptoir

quelque chose de toi brillait plus fort et plus loin que  
l'étoile polaire  
on enfilait les shooters  
je redemandais à boire mais je vais te l'avouer maintenant  
je n'ai jamais bu plus que la moitié de ce que tu as descendu  
dans ta gorge  
non  
j'étais aux aguets  
toujours en état de veille

à la fin du printemps  
un jour de vents trop chauds venus du fond du monde  
j'ai tout compris  
j'ai vu clair en moi  
il y avait tes hanches tes mains de porcelaine oui  
mais autre chose que ton corps ou ta voix me remuait  
en dedans  
un espoir franc était né au fond de ma poitrine  
ça déménageait mes respirations  
ça me donnait le goût de me tenir droit  
ta présence  
s'était installée là  
en moi comme dans une maison

il y avait des jours où on ne parlait pas  
tu buvais ton café en silence et je traînais dans la chambre  
des fois tu regardais par la fenêtre les oiseaux dehors  
il n'y a rien à dire de ces jours-là rien à raconter à personne  
pourtant c'était l'essentiel de l'affaire  
c'étaient les jours les meilleurs  
les jours de silence comme une fête  
les jours de bonheur à murmurer des mots insignifiants  
une chaleur partagée  
rien que l'envie de voir s'arrêter l'horloge  
des fois on allait au spot à bleuets  
dans cette partie de la forêt il y avait eu un feu immense  
ça commençait à faire longtemps  
on partait en quatre-roues  
il fallait se méfier des ours garder un œil ouvert  
tu t'amusais comme une petite fille  
le dessous des ongles l'espace entre les dents

tout devenait violet  
tu me promettais des tartes  
mais tu mangeais tout au fur et à mesure  
je guettais les mouvements des bêtes dans les buissons  
je pensais  
elles ont la même chance que moi  
spectatrices

au retour  
on faisait l'amour dès qu'on avait franchi la porte  
quand tu te cambrais tu pouvais avoir l'air féroce  
il y avait dans ton cri quelque chose des origines  
surgissant de loin et d'ailleurs  
j'aimais poser mes mains sur tes hanches  
rester un instant immobile  
regarder ta peau contre la mienne et la bosse timide de  
    ton coccyx  
son duvet transparent et frêle  
je possédais tout ça  
je ne le disais pas comme ça mais je le pensais tous les jours  
tu étais à moi  
je connaissais chaque racoin de ton corps toutes tes cicatrices  
surtout j'avais la passion des endroits inutiles  
du haut du genou et du pli des aisselles  
personne n'aurait jamais pu me les prendre  
notre histoire  
    une géographie  
il y a eu aussi quelques vacances rares  
toi tu voulais toujours aller plus loin monter les marches  
    du pick-up  
être mon assistante ma copilote  
une grande carte dépliée sur les cuisses  
tu rêvais de la mer tu nommais Cape Cod tu disais Virginie  
mais les vagues là-bas auraient pu emporter ton corps  
je te préférerais dans la forêt sous les épinettes  
dans ton abri conifère  
avec moi  
dans l'immobilité patiente des choses

quand ton ventre a gonflé la terre est devenue minuscule  
le territoire autour de nous  
l'espace a rétréci

il fallait voir comme les sapins  
agitaient leur tête dans les vents sous les boréales  
tu aspirais le monde sous ta peau

autour de nous il n'y avait plus rien  
et rien d'autre n'a plus jamais existé